

Toutes les fourmis entraient et sortaient par un petit trou gros comme un doigt, en bas de l'escalier.

Du matin au soir, elles travaillaient. Elles ne s'arrêtaient jamais.

68 était une fourmi noire comme les autres. Quand elle partait travailler, elle était juste derrière 67 et juste devant 69.

Tous les jours. Ça ne changeait jamais. Dehors, pas plus que ses compagnes, 68 ne regardait le ciel, ni autour d'elle.

Elle ne voyait pas plus loin que le bout de ses pattes, de ses antennes.

Elle ne levait jamais les yeux vers le soleil, la lune, les étoiles, qui ne lui servaient qu'à se diriger vers le sol.

Elle ne pensait qu'à ce qu'elle devait faire : récolter graines et miellat pour nourrir les larves de la reine.

Cependant, un jour, quelque chose l'arrêta : un puceron descendu en catastrophe du laurier-rose, parce qu'une coccinelle l'avait repéré pour son déjeuner. L'ordre était formel : quand une fourmi tombe sur un puceron, elle le ramène à la maison. Ça le met à l'abri, et en échange, elle le traite pour nourrir les bébés fourmis.

C'est donc ce que fit 68, aidée de 69 parce que ce puceron, pour une fourmi était lourd comme un cochon !

Le puceron protesta un peu, il n'avait pas prévu ça pour sa journée, il pensait flemmarder sur le laurier, y boire la rosée du matin et prétendait avoir rendez-vous avec une puceronne. Mais les deux fourmis le transportèrent dans la fourmilière sans l'écouter.

Au début, il bouda. De sorte que 68 l'appela Bouda. Mais petit à petit entre eux, quelque chose naquit doucement, dont ils ne connaissaient pas le nom : une sorte d'amitié.

Bouda ne pensait pas, n'agissait pas comme une fourmi. Par exemple, il posait des questions à 68 quand elle rentrait :

- Quel temps fait-il, dehors, aujourd'hui ?

68 n'y avait pas prêté attention. Cela fâchait Bouda :

- Déjà que je suis enfermé ici ! rouspétait-il. Si je n'ai aucune information sur ce qui se passe

Dehors, je vais péter un pont, moi !

« Péter un pont » est une menace terrible pour les fourmis qui sont d'excellentes bâtisseuses en ponts de feuille. Devant la menace, 68 se mit à accorder un peu d'attention à ce qui l'entourait.

Elle leva la tête, vit l'herbe verte, et dans l'herbe, les perles de rosée où se reflétait une lumière dorée dont elle n'avait jamais eu l'idée... Elle n'eût pas le temps d'en voir davantage car 69 lui rentra dans le derrière et la houspilla :

- Avance ! Qu'est-ce que tu fiches ? Tu vas retarder toute la colonne.
- Oh ! Pardon ! s'excusa 68 en reprenant son chemin forcé.

Cependant cette fois, de retour auprès de Bouda, elle lui dit cela : le vert de l'herbe, les gouttes molles de rosée et leur lumière tremblante... Et la fourmilière, étrangement, lui sembla un instant s'éclairer de cette lumière du dehors qu'elle racontait.

- Et les fleurs, tu as vu les fleurs ? lui demanda Bouda.

68 n'avait pas vu les fleurs. Bouda en fut désappointé.

- Si tu pouvais regarder demain...

Ainsi sollicitée, 68 regarda les fleurs. Elle leva la tête, vit l'herbe verte, les perles de rosée et au-dessus, une fleur d'un rose-mauve très joli. Encore une fois elle s'était attardée et 69 qui avançait tête baissée lui était encore rentrée dedans.

- Mince, tu le fais exprès ou quoi 68 ?

- Pardon ! Je suis désolée ! s'excusa la petite fourmi retardataire, qui se précipita sur les traces de 67 déjà parvenue à l'entrée de la fourmilière.

Mais de retour auprès de Bouda, 68 fut contente de lui dire cette fleur d'un joli rose-mauve, que le puceron reconnut immédiatement et dont il donna le nom :

- C'est un trèfle des près, une petite fleur toute simple, mais bien sucrée qui pousse dans la prairie.

- Sucrée ? répéta la petite fourmi.

- Oui. C'est délicieux. Tu devrais goûter ! conseilla Bouda.